

Éditorial

Révolutions silencieuses

Au moment où je rédige cet éditorial pour un numéro qui va paraître en septembre, nous sommes à la veille de la fête de la musique du 21 juin et, dans les jardins, les fleurs s'épanouissent en donnant leurs fruits. Nous sommes à la veille de la grande bascule que représente le solstice, ce moment où l'axe de la terre est inversé par rapport au soleil et à la position de la terre au solstice de décembre. Entre les deux, 152 millions de kilomètres et un angle cumulé de $46,9^\circ$, plus de la moitié d'un angle droit. Une révolution terrestre sans « buzz » médiatique! Une révolution sans fleur, sans passion et en silence. Une révolution terrestre à 30 km par seconde, bien plus rapide que toutes les sensations et les cris lâchés dans les parcs d'attractions avec leurs manèges et leurs « Grands 8 » qui, comparativement, sont bien ridicules. Plus rapide aussi que les « sensations extrêmes » des sauts en parachute, du *wingsuit*, des sauts à l'élastique, du *kite surf* et autres sports de glisse. La saison estivale commençant, le soleil appelle les activités de plein air, la plage, la mer et ses flots de bouchons sur les autoroutes. On quitte la fureur des pluies pour entrer dans les torrides chaleurs d'été. Les bruits sortent eux aussi, quittant les écrans et les bureaux pour le grand air. Pendant ce temps, dans le secret des alcôves désertées, en dehors de ces voix vives des vacanciers, les voix feutrées poursuivent leurs œuvres discrètement, sans éclat, faisant passer des lois et des règlements en toute discrétion. C'est le temps des vacances! Comme si les choses bougeaient davantage quand tout semble s'arrêter. Un peu comme une planète à 50 km par seconde qu'on ne perçoit pas. Une vitesse silencieuse, une passion platonique ou une fleur qui fane pour donner son fruit. Ces moments où il ne peut rien arriver, si ce n'est un peu de vacuité, de repos bien mérité, un dépaysement où on laisse tout derrière soi pour un temps, comme pour vouloir tout quitter, tout changer, partir ailleurs durant un instant. Ces vacances comme des envies de révolutions silencieuses, comme des fleurs qui se réalisent sous la passion du soleil, de la clarté et des jours qui s'étirent.

Les éclats, les frondaisons, les voyages, les nouveaux visages, les nouvelles villes, la campagne, comme pour remplir un temps où rien ne se passe.

Mais qui sait ? C'est peut-être dans ces moments de grande vacuité que les choses changent le plus. Des changements sans éclat, sans bruit, sans fureur, mais à toute vitesse, un peu comme les révolutions de la terre. C'est d'ailleurs parce que la terre est dans le vide qu'elle peut se déplacer aussi vite et que nous n'en sentons pas les effets immédiatement, mais uniquement avec l'arrivée des fleurs et des fêtes musicales puis à l'autre bout, avec les feuilles qui tombent et le silence des nuits qui s'allongent. L'alternance des saisons, un peu comme celle de la vue ou des formations. Être quelque part pour éviter ou attendre d'être ailleurs. Fermer les yeux pour éviter d'avoir vu. Pratiquer en attendant de penser et inversement. Ce qui change vraiment n'est peut-être pas visible, un peu comme une musique ou comme une fleur qui s'épanouit. Un peu aussi comme pour le retour des vacances avec son lot de nouvelles mesures et de nouvelles lois qui ont été prises durant les vacances. Mais un peu aussi comme tous ceux qui ne sont pas partis en vacances faute de moyens, en raison d'un évènement heureux ou malheureux. Nos populations sont en partie de celles-là. De celles qui participent à changer profondément les choses dans le silence et l'apparence fanée.

Je relirai également ce numéro après des congés, les « grandes vacances », comme on dit. Quelle sera donc ma lecture ? Quel sera mon regard ? Quelle sera mon écoute ? Mon interprétation aura-t-elle changé ? Qu'est-ce qui aura changé imperceptiblement en moi au point de me lire autrement que ce que j'ai écrit ? Mais après tout, n'est-ce pas dans ces imperceptibles changements que le travail social réside ? Accompagner à plonger le regard sur la passion d'une fleur et son oreille au fond d'une musique, une « petite musique de nuit », silencieuse, mais tellement prégnante et présente... Cette douce présence qui donne le sentiment que la vie vaut la peine d'être vécue comme une révolution de notre planète, si vite et pourtant si silencieuse.

Guy-Noël Pasquet